L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes ? Etude de trois traités sur les femmes célèbres publiés par des femmes au XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle par MMmes Galien, Briquet et Genlis

Sandrine Aragon

▶ **To cite this version:**

Sandrine Aragon. L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes ? Etude de trois traités sur les femmes célèbres publiés par des femmes au XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle par MMmes Galien, Briquet et Genlis. Les femmes et l'écriture de l'histoire, Publication des universités de Rouen et du Havre, pp. 367-380, 2008, Les femmes et l'écriture de l'histoire. hal-02468323

HAL Id: hal-02468323
https://hal.science/hal-02468323

Submitted on 5 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sandrine Aragon

« L'histoire des femmes revue et corrigée par les femmes ? Etude de trois traités sur les femmes célèbres publiés par des femmes au XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle par MMmes Galien, Briquet et Genlis ».

Inscrire les femmes dans l'histoire, faire reconnaître le nombre de femmes illustres qui sont restées dans l'ombre, telle a été l'entreprise de femmes pionnières à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Restauration. Alors que l'alphabétisation des femmes est un sujet de discussion, certaines ont entrepris de montrer que depuis toujours des femmes avaient joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Mme Galien écrit une *Apologie des dames appuyée sur l'histoire* en 1736 ; Fortunée Briquet en 1804 un *Dictionnaire historique, biographique et littéraire des Françaises et étrangères naturalisées en France* contenant près de six cents notices; Mme de Genlis en 1811 : *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou précis de l'histoire des femmes.* [1]

Ces textes ont été écrits et publiés durant la grande période d'alphabétisation féminine en France : tout au long du XVIIIe siècle se développent des écoles qui permettent aux femmes d'accéder aux connaissances de base mais aussi des salons qui leur permettent de partager les discussions culturelles et des cours publics pour parfaire leur instruction. Au début du XIXe siècle, l'alphabétisation féminine se poursuit et se développe dans les campagnes.

Quels discours tiennent ces femmes dans ces années-là sur le rôle des femmes dans l'Histoire ? Comment se positionnent-elles et quels

[1] Les travaux de Nicole Pellegrin montrent que parmi les nombreuses ouvrages recensant les femmes célèbres au XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, peu sont écrits par des femmes à l'exception de ceux suscités et de l'œuvre en 14 volumes de Louise Keralio, *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes*, que nous n'avons pas retenue car elle correspond à une collection contenant les textes et non à une œuvre évoquant ces femmes célèbres. La liste des ouvrages recensant les femmes célèbres sont proposées sur le site de la SIEFAR http://www.siefar.org ou pour ce qui concerne le XVIIIe siècle en annexe de l'article de Nicole Pellegrin, « Le Polygraphe philogyne. A propos des dictionnaires de femmes célèbres au XVIIIe siècle. » [In] Rotraud von Kulessa, *Etudes féminines / gender studies en littérature en France et en Allemagne*, Fribourg en Br., 2004, p. 63-79 .

modèles proposent-elles aux nouvelles lectrices et aux auteures potentielles ?
Ecrire un ouvrage historique, à leur époque, c'est s'engager dans la sphère de l'écriture masculine, adopter des règles, des codes créés et utilisés par les hommes. Dans un premier temps, nous nous demanderons comment les femmes, auteurs d'éloges ou de traités sur les femmes célèbres dans l'Histoire, se situent face à ces usages littéraires. Parviennent-elles à trouver des formes innovantes, des formes d'écriture plus proches des écrits traditionnellement accordés aux femmes ?
Puis dans un second temps, nous nous rechercherons quelles femmes elles entendent promouvoir et en quels termes elles en parlent. Distinguent-elles des valeurs propres aux femmes et des valeurs propres aux hommes ? Comment constituent-elles leurs panthéons, sur quelles bases ?

Madame Galien en 1737 se réfère à l'Histoire dès le titre de façon ambiguë : c'est une *Apologie des dames « appuyée sur l'histoire »*, quel sens et quelle valeur donne-t-elle à l'histoire ? Le récit se positionne dès le départ dans le cadre d'une discussion non savante. Au début du récit, la narratrice raconte une anecdote censée être à l'origine de l'écriture de l'ouvrage : lors d'un souper un gentilhomme campagnard s'est moqué des femmes savantes ; après l'évocation de Mlle de Scudéry, des femmes ont pris la défense de cette dernière. Le baron, après avoir fait deux références erronées à l'histoire de l'antiquité en cherchant des femmes célèbres, a promis de changer d'avis si on lui écrivait l'histoire des femmes remarquables et a choisi l'auteure parmi les femmes du souper pour réaliser ce pari. Elle s'est mise à l'œuvre et le baron conquis a publié à ses frais le livre. L'ouvrage se présente donc comme une entreprise visant à convaincre les irréductibles misogynes que la place occupée par les femmes dans l'histoire n'est pas négligeable. L'auteure suit l'ordre chronologique : en commençant par la Bible puis l'antiquité, dans laquelle elle mêle personnages historiques et mythologiques, jusqu'aux femmes de son temps. En marge sont indiqués les auteurs, historiens de l'antiquité (Plutarque) ou poètes (Virgile) dans lesquels elle a trouvé ces personnages, elle cite donc scientifiquement ses sources. Toutefois, elle note parfois des erreurs par rapport à la chronologie ; au sujet de Didon, elle avoue :

« Je manque bien ici : car Didon qui vivait en trois mille cent, devoit être une de mes premières femmes ; mais ma mémoire m'a mal servie de ce fait »[2]
Paradoxe de l'écrit historique féminin, la femme auteur d'un livre d'histoire l'écrirait de mémoire, elle ne ferait pas de recherches (bien qu'elle cite des sources), car elle ne doit pas paraître trop savante. Dans cet écrit se pose la question de la définition de l'histoire : la Bible est instituée document source, tout comme la mythologie et les personnages féminins ayant réellement existé voisinent avec des personnages fictifs ou légendaires. De plus, le rappel régulier de l'anecdote de départ et du personnages du baron, premier destinataire de l'écrit, conduit l'auteure à intervenir pour annoncer que ce personnage va plaire au baron ou qu'elle va changer un peu de type de personnage pour ne pas lui déplaire. Ces remarques badines ponctuent le texte, l'animent et le différencient d'un texte historique rigoureux. Plutôt qu'un livre d'Histoire, son ouvrage s'apparente à un récit d'histoires dans un contexte de conversation de salon :
« pour ce coup, Monsieur le baron, vous serez obligé d'avouer que les Grecs et les romains n'ont pas eu de plus courageuses femmes que nos françaises : nous ne sommes pas encore au bout. »[3]
Ce baron apparaît dans l'anecdote un campagnard que les salonnières parviennent à confondre sans effort, dont elles voient vite la bêtise, le manque de culture et dont elles savent rectifier élégamment les erreurs et le jeu égaye le récit, en fait une gageure mondaine. L'auteure, désignée par ce pseudo baron, se justifie ainsi d'entrer dans un domaine typiquement masculin et donne à son texte l'apparence du style de la conversation à la mode au XVIIIe siècle, celui qui convient aux femmes mieux que celui des traités historiques savants.

Quand Fortunée Briquet entreprend en 1804 son dictionnaire, elle ne cherche pas à s'excuser d'entrer dans un domaine réputé non féminin. Le titre même de son ouvrage par sa longueur le pose en écrit sérieux et non en badinage de salon : *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des françaises et des étrangères naturalisées en France, connues pour leurs écrits, ou par la protection qu'elles ont accordée aux Gens de lettres, depuis*

[2] Mme Galien, *Apologie des dames appuyée sur l'histoire* (1737), à Paris, chez Didot, 1737, p. 115.
[3] Mme Galien, *Apologie des dames appuyée sur l'histoire* (1737), à Paris, chez Didot, 1737, p. 237

l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours[4]. La forme du dictionnaire reprend *De Claribus Mulieribus* de Boccace, mais aussi la mode des dictionnaires qui a connu son essor tout au long du XVIIIe siècle. Elle fait référence aux dictionnaires existants qu'elle dit avoir utilisés pour son travail, qu'elle affirme le fruit de quatre ans d'étude, dans l'avant-propos :

« je n'ai rien négligé pour donner à ce Dictionnaire toute la perfection dont il est susceptible. Je possède et j'ai lu les meilleurs écrits des Françaises, et des Étrangères naturalisées en France; j'ai consulté les jugements qu'en ont porté les auteurs les plus recommandables par leurs lumières et leur impartialité. Je n'ai cependant pas regardé qu'ils fussent toujours exempts d'erreurs. »[5]

Fortunée Briquet se positionne donc en historienne soucieuse d'exactitude, elle critique la production de dictionnaires peu soucieux de vérifier les informations et elle demande même aux lecteurs qui verraient une faute dans le sien de la lui signaler afin de rectifier dans une nouvelle édition. Elle place cette somme sur l'histoire des femmes paradoxalement sous l'autorité de deux hommes qui ont eu peu de considération, voire du mépris, pour les femmes célèbres : Rousseau et Bonaparte mais la première lettre qui sert de préface est adressée « A Mademoiselle Elise A. », jeune fille de dix-huit ans aimant les belles lettres et la citations de J.J Rousseau mise en exergue revendique l'égalité des sexes : « Les âmes n'ont point de sexe »[6]. Le lectorat féminin est invité, tout comme les grands hommes, à lire son ouvrage.

La forme de son dictionnaire avec des entrées alphabétiques l'apparente à un ouvrage encyclopédique moderne et le distingue des livres des auteures précédentes. Il ne s'agit pas là d'énumérer les femmes célèbres depuis Eve mais de recenser celles dont les travaux sont notables et d'offrir une notice biographique pour chacune (ou pour le plus grand nombre). Ses notices se veulent le fruit d'une recherche, toutefois elle ne s'inscrit pas dans un type d'écriture propre uniquement aux savants en procédant ainsi, puisque la mode des

[4] La SIEFAR publie sur son site les lettres préliminaires qui font office d'avant-propos aux notices qui présentent plus de six cents femmes.

[5] Fortunée Briquet, *Dictionnaire, historique, biographique et littéraire des Françaises et étrangères naturalisées en France* (1804), Paris, Indigo-Côté femmes éditions, 1997. Edition de Treuttel et Wurtz, libraires à Paris, quai Voltaire (1804) , mise en ligne par la SIEFAR. Avant-propos sur internet à : http://www.siefar.org/DictionnaireFB/DFBAvantpropos.html .

[6] Ibid.

dictionnaires a popularisé la forme mais aussi la pratique des notes de lecture ou extraits. Mme d'Epinay dans *Les Conversations d'Emilie* en 1774 tout comme Mme de Genlis dans *Adèle et Théodore* en 1782 7 invitent leurs lecteurs à faire rédiger des extraits aux jeunes gens, garçons et filles dans leur apprentissage. L'historien Rollin le suggère dès 1640 dans un chapitre consacré à l'éducation des filles de sa *Manière d'enseigner les belles lettres par rapport à l'esprit et au cœur,* note Nicole Pellegrin8. Si l'art de l'extrait fit d'abord partie de la formation des garçons au collège, il fut préconisé également dans l'apprentissage des filles et à l'époque de Fortunée Briquet, il n'est pas étranger à la gent féminine, et cette pratique est proche de l'écriture de notices de dictionnaire.

Mme Genlis choisit la forme de l'essai et se pose en égale des hommes dans ce domaine. Lorsqu'elle publie en 1804 : *De l'Influence des femmes sur la littérature française comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou précis d'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, elle s'appuie sur son autorité d'écrivain aux nombreuses publications. Auteure reconnue de sommes pédagogiques, de recueils de pièces de théâtres morales, elle se lance dans un essai sur le rôle des femmes en littérature dans lequel elle déclare se distinguer de tous les écrits énumérant les femmes célèbres dans l'histoire qui ont précédé :

---

[7] Voir Mme d'Epinay, *Les Conversations d'Emilie,* treizième conversation, Oxford, voltaire fondation, 1996, p. 262 par exemple : « …c'était une opération à double fin, parce que par un extrait on pouvait juger, et de celui qui a fait le livre, et de celui qui a fait l'extrait ; et que vous m'en feriez faire cet hiver, et que nous en ferions ensemble…» ou Mme de Genlis, Adèle et Théodore, volume 3,Paris, Michel Lambert, 1782, p. 176 : « Elle écrit en français les extraits de pièces de Théâtre et les lettres de mon ouvrage ». Pour une analyse plus approfondie des conseils donnés aux filles dans ces oeuvres, voir Sandrine Aragon, *Des Liseuses en péril*, Paris, Honoré championn ,2003.

[8] « Au nombre des études qui peuvent convenir aux filles » (lecture, écriture, calcul, un peu de latin), « l'étude la plus propre à orner l'esprit des jeunes demoiselles, & même à leur former le cœur, c'est celle de l'Histoire, sainte comme profane et pour le mener à bien, Rollin ajoute que tout comme les garçons, elles doivent apprendre l'art de l'extrait et ses trois variantes : l'abrégé, l'analyse et le sommaire ». Nicole Pellegrin, « Lire avec des plumes ou l'art -féminin ?- de l'extrait », [In] *La Lectrice d'Ancien Régime*, Isabelle Brouard Arends (éd.),Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 119.

« On a fait cet ouvrage sur un plan très différent : on n'y parlera que des femmes qui ont eu quelqu'influence sur la littérature française, parce que cette recherche est par elle-même intéressante, curieuse et neuve, qu'elle ramènera souvent à la peinture des mœurs du temps où ces femmes ont écrit, et qu'enfin, elle produira surtout à cet égard une foule d'observations nouvelles. »[9]

La nouveauté de l'entreprise se fonde sur une sélection limitée au domaine littéraire mais surtout sur une nouvelle interprétation de l'histoire : elle entend démontrer que la société a été en perdition mais a su revenir aux bonnes valeurs avec Napoléon. De même, elle souhaitait entreprendre une réécriture morale de l'Encyclopédie ; la vision de l'histoire des femmes de Mme de Genlis est guidée par ses conceptions morales et religieuses :

« On a taché d'offrir dans cet ouvrage non un tableau, mais une esquisse légère de la littérature française, et des progrès de la décadence et de la renaissance du goût et des bons principes. On a indiqué l'origine et les causes du mauvais goût qui trop longtemps a obscurci l'éclat de cette brillante littérature, que tant de chefs d'œuvre ont élevée si haut. »[10]

Après une première partie qui est un essai sur les femmes et leur rôle dans la société (des « réflexions sur les femmes en général, et particulièrement les femmes auteurs »), l'ordre suit ensuite la chronologie en commençant avec les protectrices des lettres : Radegonde, fille de Clotaire premier puis Giselle, sœur de Charlemagne. Elle insiste surtout sur les femmes auteurs du XVIIe siècle afin de démontrer que le siècle de Louis XIV a permis au plus grand nombre d'écrivaines de naître, contrairement au XVIIIe siècle, et que le XIXe siècle commençant est le retour de ce grand siècle et de ses valeurs. Son choix est bien sûr subordonné à la démonstration morale et politique que veut produire Mme de Genlis. Mme de Genlis écrit un essai qui se propose de donner une nouvelle vision de l'histoire des femmes en se posant comme un auteur reconnu, un être au dessus du commun et non comme une femme écrivant sur les femmes avec ses spécificités.

Le changement de posture des auteures au début du XIXe siècle est net, elles ne craignent plus de se présenter en historiennes et de poser

[9] Mme de Genlis, *De l'Influence des femmes sur la littérature française comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou précis d'histoire des femmes françaises les plus célèbres (1811)*, Paris, Marmaran, 1811, Avertissement, .

[10] *Ibid*, p. ij

leurs écrits comme des ouvrages sérieux et susceptibles de rivaliser avec ceux des historiens. Cependant, les modèles évoluent-ils ? Sélectionnent-elles plus ou moins de femmes dans leurs panthéons et pour quelles raisons ?

Mme Galien est celle qui parmi ces trois auteures offre la plus grande ouverture dans son éventail féminin. Fortunée Briquet la loue d'ailleurs pour avoir « inséré tant de faits dans un écrit si peu étendu dans son *Apologie des dames appuyée sur l'histoire* ». Elle veut montrer que les exemples sont innombrables : elle commence par déclarer que « la matière est intarissable »[11] depuis Eve, dont elle valorise l'attitude face à Adam car elle a mangé la pomme par curiosité et l'homme par gourmandise, et elle a avoué avec noblesse et fermeté de cœur : « le serpent m'a trompée, j'ai pêché »[12] tandis que l'homme l'a accusée avec bassesse et lâcheté. Elle procède ainsi à une relecture féministe de la Bible. Ensuite elle note le rôle des femmes dans la propagation de la foi chrétienne et cite des saintes telles: Sainte Catherine de Sienne, Sainte Thérèse, sans autre qualificatifs que des louanges hyperboliques et générales : « admirable fille », « génie sublime »[13]. Elle indique qu'elle fait le choix de prendre ses exemples dans des domaines différents :

« Je varierai mes exemples, tantôt ce seront des guerrières, qui paraîtront sur la scène, tantôt des politiques, tantôt des sçavantes » [14]

Cette variation a pour but d'illustrer la diversité des talents féminins en tous lieux (elle sort des limites européennes pour citer les royaumes d'Afrique qui ont eu des reines puissantes) tout en suivant l'ordre chronologique. Varier les compétence est aussi conçu comme une obligation liée à son destinataire masculin :

« C'est pour plaire à Monsieur le Baron que je cherche les héroïnes car j'aime beaucoup mieux les savantes, & celles qui sont plus tranquilles »[15]

Les hommes préfèreraient donc les amazones guerrières, les femmes qui ont eu une activité et un courage plus proche des valeurs masculines et les femmes, dont l'auteure, celles qui ont brillé par leurs compétences intellectuelles et artistiques. Les références sont

[11] Mme Galien, *Apologie des dames appuyée sur l'histoire*, A Paris, chez Didot, 1737, p. 1.
[12] *Ibid*, p. 10.
[13] *Ibid*, p. 79.
[14] *Ibid*, p. 84.
[15] *Ibid*, p. 157.

accompagnées de petites remarques visant à détruire les préjugés et les idées reçues misogynes, par exemple les femmes sont bavardes :

« Je m'en vais faire connoistre à M. le Baron une femme, qui bien loin d'être babillarde, s'est condamnée elle-même à un éternel silence. C'est Léaine, courtisame d'Athènes »[16]

D'autres commentaires insistent sur les innombrables qualités féminines : « Passons à Agalle, fille savante. On lui attribue l'invention d'une sorte de jeu de paume fort usité chez les grecs. Il faut convenir que les dames s'y connaissent à tout : car qui eut jamais pensé qu' elles eussent donné des règles pour jouer à la paulme ? Si je voulais faire des discours sur chaque femme que je nomme j'aurois toujours quelques observations à faire à leur avantage. »[17]

Et même entre deux, elle glisse quelques piques à l'égard des hommes : « Cette histoire doit certainement faire sentir à Monsieur le baron combien il est heureux aux hommes d'avoir des femmes. Je ne sais s'il est aussi heureux aux femmes d'avoir des hommes car je remarque que la plupart des savantes n'en ont pas »[18]

Après avoir cité les reines et les dames les plus savantes, elle finit son livre de façon originale par une femme de basse naissance et sans éducation : la servante de Molière.

« Molière avait une vieille servante nommée La forest, à qui il faut donner place ici, elle finira mon ouvrage. Cette femme avait de l'esprit & un discernement si juste que lorsque ce grand poète lui lisait ses comédies, elle lui marquait les endroits qui plairaient ou qui ne plairaient pas au public et cela arrivoit comme elle l'avait décidé. Voici un fait qui prouve que le bon sens est naturel aux femmes : car problablement La forest n'avait pas eu beaucoup d'éducation. »[19]

Sur presque trois cents pages, Mme Galien énumère donc un grand nombre de femmes illustres et ouvre à tous les domaines l'éventail des compétences féminines : littérature, sciences, combats, politique, … afin de prouver qu'elles ont montré leurs aptitudes en tous lieux et en tous temps.

L'entreprise de Fortunée Briquet est de réaliser une encyclopédie rassemblant toutes les femmes connues à son époque. Elle néglige les femmes illustres de l'Antiquité : point de Sapho ou de Cléopâtre dans son dictionnaire : les femmes modernes, les contemporaines, oubliées

[16] *Ibid*, p. 105.
[17] *Ibid*, p. 119.
[18] *Ibid*, p. 173
[19] *Ibid*, p. 261.

aujourd'hui sont légions ; elle entend valoriser le génie des femmes de son temps.

> « Aucun siècle n'a commencé avec un aussi grand nombre de femmes de lettres ; aucun siècle n'aura vu l'éducation des femmes plus soignée »[20]

En tant que poétesse et botaniste elle même, elle explore tous les domaines du savoir et elle déclare présenter la collection la plus complète de femmes célèbres avec son dictionnaire de près de six cents notices. Depuis Radegonde au VIe siècle (sainte reine écrivaine et victime) jusqu'aux contemporaines, telle Fanny de Beauharnais qui l'a reçue dans son salon. Elle cite et loue toutes celles qui l'ont précédé dans l'entreprise de recension de femmes célèbres : Marguerite Buffet, comme Madame Galien sont présentes dans son dictionnaire, Madeleine de Scudéry comme sa belle sœur : Madame de Scudéri de Normandie[21]. Mme de Genlis est louée, à l'entrée de Sillery, pour ses nombreux ouvrages cités avec les références des éditions, comme pour ses bonnes actions : « elle tira de l'infortune les petits neveux du grand Racine, en obtenant pour eux une pension du duc d'Orléans. »[22]

Le style se veut élégant et n'omet pas les jeunes filles prodiges, à l'instar de l'auteure elle-même, même si elles se sont contentées d'être prometteuses et n'ont pas publié de grandes œuvres ensuite. Elle cite par exemple :

« *Marie de Succa*, fille de Benoît de Succa, célèbre jurisconsulte, naquit à Liège en 1600. Elle reçut de la nature de l'esprit, des grâces et de la beauté. Elle étudia le latin et au bout d'une année, elle fut en état d'entendre Cicéron. Cette femme, dont les talents la faisaient regarder comme une merveille, termina sa carrière dès l'âge de vingt-cinq ans. »[23]

Au détour des pages du dictionnaire, on trouve ainsi des jeunes filles prometteuses ou les filles et petites filles de grandes auteures telle : « Pauline de Grignan, petite fille de Mme de Sévigné » avec la mention : « elle connaissait la langue italienne »[24]. Cela peut parfois

---

[20] Fortunée Briquet, *Dictionnaire historique et littéraire et bibliographique des françaises et des étrangères*, Paris, Treuttel et Wurtz , 1804, p. 6.

[21] Fortunée Briquet, *Dictionnaire historique et littéraire et bibliographique des françaises et des étrangères*, p. 309 : « Scudéri (Madame de) de Normandie, belle sœur de la précédente, mourut en 1711. Les Lettres de sa composition imprimées parmi celles de Bussy de Rabutin, annoncent qu'elle avait beaucoup d'esprit ».

[22] Fortunée Briquet, *Op. cit*, p. 314.

[23] Fortunée Briquet, *Op. cit*, p. 323.

[24] *Ibid*, p. 317.

laisser dubitatifs les lecteurs modernes quant à l'exemplarité des personnalités retenues, dans ce « dictionnaire des françaises et des étrangères connues par leurs écrits » mais elle offre ainsi un document important pour l'histoire des femmes et de l'éducation.

Rien de tel dans la sélection de Mme de Genlis, qui est beaucoup plus restreinte. Elle est constituée de soixante dix portraits, elle se donne des limites : elle ne prend en compte que les femmes de lettres et leurs protectrices et elle supprime les contemporaines encore vivantes: « on ne parlera que des femmes qui n'existent plus ». Elle évite ainsi de devoir louer la jeune femme célèbre au début du XIXe siècle qu'est Mme de Staël, présentée comme sa jeune rivale par le milieu des lettres du début du XIXe siècle[25]. En 1804, dans son conte : *La Femme philosophe,* elle a dressé un portrait charge de Mme de Staël, mettant dans la bouche de Gertrude, son personnage de pédante, des citations de Mme de Staël. Elle parle cependant de sa mère, Mme Necker, ce qui mécontenta fortement Mme de Staël. Les limites qu'elle a choisies lui permettent de ne pas risquer de déplaire à Napoléon en citant des femmes guerrières ou des femmes gouvernant. Elle cite même l'exemple de Elisabeth reine d'Angleterre, qui par jalousie fit périr Marie Stuart qui s'était mise sous sa protection, comme contre-exemple des qualités de dirigeante des femmes :

« Il faut donc convenir qu'en général les femmes ne sont pas faites ni pour gouverner, ni pour se mêler des graves intérêts de la politique. »[26]

Elle cède le pan de la politique, pour revendiquer celui de l'écriture, l'activité de toute sa vie, et cherche à valoriser des femmes de talents à condition : premièrement, qu'elles ne publient pas trop jeunes, deuxièmement, qu'elles respectent les bienveillances, la religion et la morale ; et troisièmement, qu'elles ne répondent pas aux critiques, n'entrent pas dans des polémiques ; c'est-à-dire qu'elles

[25] Voir à ce sujet le chapitre sur « Mme de Genlis et Mme de Staël » dans la biographie de Mme de Genlis par Gabriel Broglie : « Entre les deux dates de 1802 et 1810, le milieu des lettres, les critiques établirent une comparaison et entretinrent même une rivalité entre Mme de Genlis et Mme de Staël. Le parallèle ne s'établissait pas sans malignité, ni arrière pensées politiques. (…) La comparaison fut poursuivie après l'Empire. Lady Morgan dans son chapitre sur la littérature plaçait les rivales sur le même plan. La générale Sophie Conhonset-Durand reprenait le rapprochement entre les femmes, non pas du point de vue de leur œuvre mais de leur caractère.(…)». Gabriel de Broglie, *Madame de Genlis*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1985, p. 364.

[26] Mme de Genlis, « Réflexions préliminaires », p. xx.

suivent son propre modèle ! L'échantillon qu'elle a choisi dans les réflexions préliminaires est restreint. Elle loue rapidement les rares femmes qui ont essayé de faire des tragédies, sans avoir été au collège, et ont eu du succès : Mlle Barbier, Mlle Bertrand, Mme du Bocage sont citées en note. Dans le texte principal, elle indique que les femmes se sont plus illustrées dans les lettres et les romans, dans lesquels elles excellent :

« Aucun homme n'a laissé un recueil de lettres familières que l'on puisse comparer aux *Lettres de madame de Sévigné* et à celles de *madame de Maintenon* ; *La Princesse de Clèves*, *Les Lettres péruviennes, les Lettres de madame Riccoboni* ; les deux derniers romans de Mme Cotin sont infiniment supérieurs à tous ceux des romanciers français, sans en excepter ceux de Marivaux, et moins encore les ennuyeux et volumineux ouvrages de l'abbé Prévôt. »[27]

Ses louanges se font au détriment des auteurs masculins et sont suivies de condamnations des auteurs des Lumières qui lui déplaisent. En poésie, elle déclare sans ambages :

« Madame Deshoulières n'a point de rivaux dans le genre de la poésie dont elle a laissé de si charmants modèles. »[28]

Elle critique ensuite le fait qu'on ait fait le choix de d'Alembert, pour siéger à l'Académie et non de Mme Deshoulières. Sa haine des philosophes de l'Encyclopédie, avec lesquels elle a été en conflit et dont elle espère toujours réécrire l'ouvrage qu'elle remplacerait par des écrits plus édifiants, pointe tout comme son amertume de n'avoir jamais été reconnue par l'Académie française. On peut noter qu'elle ne cite pas d'auteurs de livres pédagogiques, sa spécialité, mais il faudrait qu'elle cite alors ses rivales, telle Mme d'Epinay. Ce silence est relevé et condamné par les journalistes de l'époque et elle écrit ensuite une réponse[29] à ces critiques pour justifier sa sélection et les propos diffamatoires qui lui avaient été reprochés à l'égard de ses consœurs comme de Fénelon. Elle l'intitule : *Observations critiques pour servir à l'histoire du XIXe siècle*, pense-t-elle que ce débat prendra date dans l'Histoire de son siècle ? Le principal reproche qui lui est fait est de mettre en valeur constamment son écriture par rapport à celle des autres femmes. Elle remet durement en cause (sans

[27] Mme de Genlis, *De l'Influence des femmes sur la littérature française comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou précis d'histoire des femmes françaises les plus célèbres.* Réflexions préliminaires, sur les femmes, p. vij.

[28] *Ibid*, viij.

[29] Madame de Genlis, *Observations critiques pour servir à l'histoire du XIXe siècle, sur les critiques de son dernier ouvrage intitulé : de l'influence des femmes sur la littérature*, A Paris, chez Maradan, libraire, rue des grands augustins n°9, 1811.

les citer) les travaux de celles qui l'ont précédé dans ce type d'écrit, surtout celle qui écrit peu de temps avant elle : Fortunée Briquet, dès les premiers mots de son avant propos :

« On a donné au public plusieurs ouvrages volumineux contenant l'histoire des femmes auteurs , mais la plus grande partie de ces auteurs sont très médiocres, ou même tout à fait dénués de talent, et les trois quart de ces femmes célèbres portent les noms les plus obscurs et les plus oubliés »[30]

Mme Galien, auteure la moins connue, tout comme Fortunée Briquet très jeune lorsqu'elle écrit, n'hésitent pas à ouvrir largement le pannel des femmes célèbres et donnent accès à la célébrité au plus grand nombre de femmes. Mme de Genlis, au contraire, déjà auteure reconnue, restreint le nombre de femmes dignes d'éloges selon elle et montre plus de réticences à louer ses semblables.

Ces trois femmes se sont donc lancées dans l'entreprise de glorification des femmes célèbres en empruntant des formes d'écritures différentes : Mme Galien choisit au XVIIIe siècle de présenter une liste commentée intégrée dans un récit cadre présentant une conversation de salon, donnant la part belle aux femmes ; Fortunée Briquet propose un Dictionnaire avec des notices, elle sélectionne donc une forme plus savante, mais qui s'apparente à la rédaction d'extraits, privilégiée dans la formation des jeunes gens ; Mme de Genlis, forte de son expérience d'auteure, n'hésite pas à présenter son panégyrique comme un essai.

Mme Galien entreprend de lister toutes les femmes connues ou méconnues depuis Eve, dont elle redore le blason, jusqu'à la servante de Molière, humble conseillère d'un grand homme. Son objectif est avant tout de mettre en valeur le nombre de femmes importantes, en les valorisant pour leur fait d'armes, leur sainteté comme pour leurs productions littéraires. Fortunée Briquet cherche à promouvoir les

[30] Madame de Genlis, *De l'Influence des femmes sur la littérature française comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou précis d'histoire des femmes françaises les plus célèbres.* Réflexions préliminaires, sur les femmes, p. i.

femmes modernes (contrairement aux ouvrages mettant en valeur les exemples antiques aux dépens des contemporaines, comme *les Femmes illustres ou Harangues* héroïques de Madeleine de Scudéry, par exemple) et notamment les plus jeunes espoirs (même si mariage et maternité ne leur ont pas permis ensuite de se réaliser). Mme de Genlis restreint à quelques femmes célèbres du XVIIe siècle essentiellement, et quelques incontournables du XVIIIe siècle, les femmes dignes de ses éloges : celles qui ont fait leurs preuves dans le domaine littéraire et ont suivi les préceptes moraux et religieux qu'elle respecte et préconise.

Pour Fortunée Briquet, auteure de vingt-deux ans en 1804, jeune fille prodige, il s'agit de s'inscrire parmi les femmes célèbres dans les arts et les lettres. La consécration est venue vite, elle était connue avant la publication du Dictionnaire comme poétesse, elle sera reçue ensuite membre de la société des Belles lettres et de l'Athénée des arts de Paris grâce à cet ouvrage. Cependant, après des *Elégies* en 1806, elle n'a plus publié jusqu'à sa mort à trente trois ans en 1815. Le Dictionnaire reste sa grande entreprise.

Mme de Genlis est au faîte de son succès, en 1811. Elle a alors soixante-cinq ans et sous l'Empire ses ventes sont plus importantes encore que sous l'Ancien Régime mais son mal de reconnaissance académique reste constant tout comme ses besoins d'argent. Il s'agit donc de promouvoir son profil d'écrivain, et non toutes les femmes auteures, tout en plaisant à l'Empereur en décrivant son règne comme le temps de la Restauration du bon goût.

Si cet écrit n'est pas celui qui est resté le plus célèbre de sa production, si celui de Mme Galien a disparu des mémoires, les historiennes entreprennent aujourd'hui de faire connaître l'œuvre de Fortunée Briquet[31] car il est important de reconnaître aujourd'hui le rôle de ces auteures dans la transformation et la constitution de l'histoire en tant que science. Par leur réflexion et leur mise en valeur du rôle des femmes, elles ont posé les premiers jalons d'une histoire des femmes.

[31] Le Dictionnaire de Fortunée Briquet doit paraître prochainement aux éditions Champion dans une édition de Nicole Pellegrin.

BIBLIOGRAPHIE

Mme Galien, *Apologie des dames appuyée sur l'histoire* (1737), à Paris, chez Didot, 1737.

Fortunée Briquet, *Dictionnaire historique, biographique et littéraire des Françaises et étrangères naturalisées en France* (1804), Paris, Treuttel et Würtz, 1804.

Caroline de Genlis, *Observations critiques pour servir à l'histoire du XIXe siècle, sur les critiques de son dernier ouvrage intitulé : de l'influence des femmes sur la littérature* (1811), A Paris, chez Maradan, libraire, rue des grands augustins n°9, 1811.

Etudes critiques contemporaines

Sandrine Aragon, *Des Liseuses en péril : images de lectrices dans les textes de fiction de La Prétieuse de l'abbé de Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2003.

Laure Beaumont Maillet, *La guerre des sexes : XVe –XIXe siècles*, Paris, Albin Michel, 1984.

Isabelle Brouard Arends (éd.), *Lectrices d'ancien Régime*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004.

Roger Chartier, Marie Madeleine Compère et Dominique Julia, *L'Education en France du XVIe au XVIIIe siècle en France*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1976.

Gabriel de Broglie, *Madame de Genlis*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1985.

Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en occident*, Paris, PLON, 1991.

Georges Duby, Michelle Perrot (éd.), *Femmes et histoire*, Actes du colloque organisé à la Sorbonne les 13 et 14 novembre 1992, Paris, Plon, 1993.

Geneviève Fraisse, *Les Femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, « Folio », 1998.

Sylvain Menant (éd.), *Femmes des Lumières*, revue *Dix huitième siècle*, N°36, Paris, PUF, 2004.

Marie Emmanuelle Pagnol-Diéval, *Bibliographie des écrivains français : Madame de Genlis*, Paris-Rome, CNRS éditions,1996.

Michelle Perrot, *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Rivages, 1984.

Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998.

Nicole Pellegrin, « Entre local et international, botanique, poésie et « féminisme » : Fortunée Briquet (Niort 1782-1815), [In] *Les apports de l'histoire des provinces de France et des régions à l'histoire nationale*, n° spécial d'UFUTA, Rennes, 1995, p. 97-110.

Nicole Pellegrin, « Le polygraphe philogyne. A propos des dictionnaires de femmes célèbres au XVIIIe siècle », [In] Rotraud von Kulessa (éd.), *Etudes féminines / gender studies en littérature en France et en Allemagne*, Fribourg en Br., 2004, p. 63-75.

Martine Sonnet, *L'Education des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1987.

Linda Timmermans, *L'Accès des femmes à la culture (1598-1715)*, Paris, Honoré Champion, 1993.

Suzan van Dijk, "La beauté des femmes écrivains (XVIIIe siècle): preuve de leur illégitimité?", in *Lieux littéraires/La Revue* no 5 2002, p. 27-43.